

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 59 (1930)

Heft: 11

Buchbesprechung: La personnalité surnaturelle d'un jeune garçon : Guy de Fontgalland

Autor: Overney, A.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

frou », etc., etc. Or, ce savant n'avait presque rien publié sur les « empros » du canton de Fribourg. Le directeur de l'École normale recommandait, avant les vacances de Pâques, à ses étudiants, de noter l'une ou l'autre particularités du folklore de leurs villages. Trois seulement voulurent bien répondre à son appel, trois élèves du second cours, Alfred Pillonel, Max Baillif et André Descloux. Tous trois apportèrent, sur de modestes feuilles de cahier, des « empros » de Seiry, de Murist et de Chavannes-les-Forts. Or, ces quelques formules ont servi à compléter très heureusement l'étude de Bodmer, à opérer des rapprochements fort intéressants avec ceux d'autres cantons et de la France, dans le dernier numéro du *Bulletin* de la Société suisse des Traditions populaires, qui leur consacre un article de six grandes pages. Pourquoi ne pas servir notre pays et son histoire toutes les fois que l'occasion nous en est offerte ? E. DÉVAUD.

La personnalité surnaturelle d'un jeune garçon :

GUY DE FONTGALLAND ¹

Il y a un air de parenté entre les œuvres qui traitent de la vie et de l'épanouissement moral des âmes. C'est pourquoi, après avoir relu la littérature qui se déploie, ainsi qu'un jeune arc-en-ciel, autour de Guy de Fontgalland, après avoir relu attentivement cette brochure de M. l'abbé Dévaud qui est un des écrits les mieux pensés parus sur cet enfant extraordinarie et moderne, j'ai songé au *Soulier de Satin* de P. Claudel. Drame cosmique, planétaire, « gigantesques perspectives où l'univers déploie ses espaces pour mieux accueillir le dynamisme divin ». Drame qui englobe tous les pays, l'Italie et Madrid, l'Atlantique et l'Amérique, le Pacifique et l'Asie, « le bout du monde où l'Inde pendue cuit sur place dans une vapeur brûlante..., où la Chine éternellement piétine son limon mélangé à sa propre ordure ». Mais plus réel encore que les limites géographiques ou stellaires, il y a le monde surnaturel, les esprits, les âmes, leurs influences, le Purgatoire, l'Ange gardien qui, au soir de la troisième journée claudélienne, explique l'attente du monde, tandis que le globe terrestre tourne lentement sous nos yeux. Puis il y a, dans tous les genres réunis, la tentation et la grâce ; la question posée est, en définitive, celle du salut à travers les luttes, les héroïsmes, les sacrifices, les joies, les renoncements. « Car crois-tu que Dieu ait abandonné sa création au hasard ? »

Or, ce drame « dont la scène est le monde », « terrain d'épreuve où les êtres jouent leurs chances de salut et de perte à jamais », ce drame si prodigieusement varié m'a rappelé un autre drame aux scènes d'un long rebondissement, illuminées par le splendide soleil de l'amour du Christ, où les joies trop intimes amènent les larmes aux bords des cils, où l'acuité de la douleur laisse parfois l'œil sans pleurs. Ce drame éblouissant qui comprend cinq périodes rapides, dont la dernière est une apothéose, c'est le passage en ce monde de Guy de Fontgalland comme un apôtre dont la voix irrésistible ne s'éleva qu'après sa mort.

¹ Une brochure, par M. l'abbé E. Dévaud, prof. à l'Université, chez Vitte, à Lyon ; en vente à la Librairie Saint-Paul, 1 fr. 25.

La première période naît avec humilité aux heures de recueillement, où la jeune fille, maman future de Guy, cisèle la noblesse de son âme qui s'épanouit dans une ardente vie chrétienne. Plus tard, attendant son enfant, elle communiera chaque jour et le Christ rencontre en elle le bébé de demain, tandis que la pieuse mère murmure : *Seigneur, formez en moi du divin*. La période se clôt lorsqu'on dépose à la hâte l'enfant à peine né sur une grossière chaise de rude paille, une doublure de la crèche de Bethléem.

Puis le bébé grandit. Il se révèle et chaque jour apporte sa découverte. Guy est volontaire : « Je ne veux pas une sœur, mais un petit frère, parce que lui me cédera ». Guy est franc : « J'aime mieux avoir mal aux dents que dire un mensonge. » Il vit en présence de son « petit Jésus » qu'il aime. Il lui cause réellement. A deux ans et demi, en chemise de nuit, devant la voûte étoilée, il s'écrie : « Guy est content que tout ça si beau soit à petit Jésus ». Ce Jésus habite son cœur qui bat : « Toi, maman, tu ne l'entends pas, mais moi je l'y sens ». Et voilà l'esprit général qui anime la seconde journée.

Or, le frère aîné devient le grand frère. Il est spontané, autoritaire, turbulent, scientifique, parisien. Un garçonnet très XX^{me} siècle, qui a connu le martinet. Il donne aux pauvres mieux que des sous : sa petite main gantée et son clair sourire, car « les sous sont de maman, ça c'est de moi et ça leur fait plaisir ». Il est pur et porte sur lui le rayonnement de cette pureté. Il est d'une exquise délicatesse, câlin et cependant d'une exubérance de vie à tout casser. Il est mortifié et souffrira volontairement pour plaire à Dieu de mille petites manières qui font honte à toute douillette lâcheté. Surtout il est humble partout et toujours. « *Je ne veux pas qu'on se retourne sur moi ! Je ne veux être regardé que par le petit Jésus.* » Et voilà les perspectives au soir de la troisième journée.

A l'aube qui suit, c'est la première communion. Il s'y est admirablement préparé avec un sérieux de vingt ans et une âme d'amoureux. A cinq heures du matin, il bouscule tout le monde dans son impatience et c'est lui qui attend devant la porte de l'église encore close. Il apporte à son Dieu ses parents, son Marc, son brûlant désir d'être prêtre, de faire connaître et aimer « son Jésus, sa Maman du ciel et le pape » dans le monde entier. Il a déjà pointé sur la mappemonde les taches colorées où sont les sauvages qui ne connaissent pas Dieu. Mais alors dès ce premier intime contact, la tragédie commence. Guy n'a rien à demander, c'est Dieu qui parle le premier et Guy écoute. Il écoute un appel atroce : Dieu le veut, il mourra jeune, il ne sera pas prêtre ; il quittera tout, la vie qu'il aime en passionné, sa maman chérie, son Marc, son père ; tout quitter, absolument tout et mourir. Dieu a parlé à ce cœur de sept ans que tord un atroce déchirement ; Dieu attend dans un implacable silence. Que va répondre Guy ? « *Je l'ai écouté... et je lui ai simplement dit oui. Le plus joli mot qu'on puisse dire à Dieu c'est oui.* »

Sur ces sommets d'amour, de prière et d'abandon la cinquième journée (qui dure encore) commence par un cri de douleur, se déploie dans l'étonnement du monde et continue dans l'admiration universelle. La vie tisse ses jours. Guy garde dans la douleur le secret « qui ferait pleurer sa maman chérie ». Il n'est pas un brillant écolier, un « fort en thème ». On le dit — à tort — paresseux. C'est qu'au lieu d'une ennuyeuse leçon, il écoute une voix autrement prenante que celle d'un monotone et terne professeur. Il porte sa croix : « mourir bientôt ». Car « il faut porter sa croix avant que la croix nous porte ». Il communique souvent et « savoure » son Dieu. Il pèlerine vers Lourdes, vers sa « Maman du ciel ». Elle lui révèle dans l'intimité de la Grotte qu'elle viendra le prendre bientôt. Guy

se tait toujours et personne ne soupçonne sa torture. Mais il est plus réfléchi, calme, détaché. « Pour ce que cela dure ! » dit-il volontiers. Il câline sa mère plus affectueusement encore. Pauvre maman qui va bientôt tant pleurer !, songe-t-il. Soudain, la diphtérie. Guy va mourir, il parle. Et pour la première fois sa mère entrevoit la profondeur de ce ciel intérieur, de cette âme magnifique. « *Il ne m'a pas demandé mon avis, il m'a dit qu'il me voulait.* » Alors je me laisse prendre. La longue torture, les souffrances, la mort l'embellissent encore. Il souffre en expiation de ses paresse et du scandale qu'elles ont peut-être causé. Enfin, le dernier samedi, 24 janvier 1925 : « C'est aujourd'hui », dit Guy. Et ceci qui n'est plus de la terre : « *Maman, quant je serai mort je t'enverrai des croix ; il faudra bien les accepter.* »

Cette journée, après le sanglot cuisant de ce départ, se prolonge dans l'éternité ; le ciel uni à la terre. C'est la Survie, c'est Guy conduisant les enfants vers l'Hostie et le sacerdoce, Guy entraînant les jeunes de tous les pays, Guy apôtre de dévouement et d'amour, Guy missionnaire. Le récit de sa vie, ses photos se trouvent dans les huttes des Zoulous, des Chinois, des Lapons, des Malais ; Guy pénètre partout, Guy est irrésistible. C'est le Guy que cette parole annonçait : « *Je veux faire aimer Jésus par toute la terre* ». Par milliers les lettres de reconnaissance affluent chez ses parents, par centaines les pèlerins s'en viennent prier dans la chambre où il vécut. Cette croisade commença au lendemain de sa mort ; personne ne sait comment fut connu le nom de cet enfant et les parents stupéfaits et ennuyés n'y comprenaient rien. Par centaines de mille, brochures et gravures encerclent de leur ronde apostolique le vieux globe « que Dieu n'abandonne pas au hasard. »

C'est l'âme de ce « saint » que M. l'abbé Dévaud a étudiée en pédagogue chrétien singulièrement perspicace et original. A cette lumière s'évanouissent les vieux préjugés, les vaniteuses prétentions d'une pédagogie qui se pique trop de bien connaître les âmes. L'on voit enfin que l'école n'est pas tout, que la classe « est nécessairement et sera toujours un milieu artificiel », que les âmes des enfants sont bien closes et ne s'ouvrent que lentement. Ceux qui se flattent de « discerner tout ce qui se trouve dans leur intime fond » sont bien peu psychologues et d'une sottise vanité. Tel enfant aura une âme exquise, alors que nul ne le soupçonne autour de lui, pas même sa mère. A plus forte raison pas un pédagogue qui « n'a d'autre fondement pour appuyer son jugement que des leçons et des devoirs ». Quant à la finesse d'observation dont quelques-uns parlent très haut elle se heurte au seuil de la vie personnelle qui est « un jardin clos », même si l'âme « semble s'ouvrir en de sincères confidences ». Soyons donc modestes et prudents ; ne jugeons pas trop rapidement. Les vrais psychologues ne se sont jamais vantés de l'être.

Ainsi Guy n'était qu'un écolier moyen, voire médiocre ; il avait cependant une « vie intense généreuse qui nous fait honte à nous, adultes ». Or c'était, extérieurement, « un enfant comme les autres : joyeux, vif, primesautier, prompt à la répartie, parfois mordant, à l'occasion enfant terrible ».

Puis, au point de vue simplement pédagogique, Guy nous apprend que nous doutons trop de l'efficacité de la grâce, de l'action positive de la grâce. Notre enseignement religieux n'est pas assez vivant. Il est routinier et froid. Nous donnons dans l'érudition, dans l'enseignement mnémorique, utilitaire. Nous oublions le côté moral, éducatif — la raison d'être de l'école primaire — pour enseigner à nos « gosses » des causes secondaires de très secondaires pugilats, des dates historiques parfaitement inutiles, des noms de batailles et de

chefs qui ne devraient jamais franchir le seuil d'une école primaire. Et nous négligeons pour ce fratras redoutant et stérile l'âme de nos enfants, la vraie vie, la seule vraie. « Nous minimisons la vie chrétienne que nous leur proposons... la réduisant à la pratique régulière du « bon chrétien » qui n'est, le plus souvent, qu'un chrétien fort médiocre ». « Idéal mesquin » qui ne prend pas les jeunes. Et nous les fatiguons par des défenses négatives au lieu « de leur décrire dans sa splendeur positive cette vie dans le Christ et par lui dans la Trinité à laquelle Dieu les convie ». C'est encore ce que disait Claudel : « ce n'est pas l'esprit qui est dans le corps, c'est l'esprit qui contient le corps et qui l'enveloppe tout entier. » Maritain — et c'est un laïc — affirmait récemment (congrès universitaire de Fribourg, 1930) que notre activité d'homme ne doit pas se déployer parallèlement à notre vie religieuse, mais passer *au travers* de notre vie chrétienne, car nous sommes chrétiens *d'abord et toujours*. Guy, lorsque sa maman lui dira : « tû ressembles à un voyou » — car il rentrait sa casquette sur l'oreille, ses doigts pleins d'encre et son habit froissé — répondra : « Oh, maman, les voyous ont aussi une âme ! » Et des clowns de cirque, des équilibristes convertis par lui porteront son image sous leur maillot. Ainsi, explique l'un d'eux : « Si je me casse les reins en faisant mon numéro, il sera là pour m'aider à bien mourir ».

Nous pouvons développer nos programmes — c'est, hélas, ce qui se fait — nous louer de nos perfectionnements pédagogiques, de toutes les matières nouvelles savantes et prétendument utiles qui désespèrent chaque jour un peu plus la bonne volonté des maîtres, si nous oublions de former *d'abord* des âmes nous aurons perdu notre temps, car, sans âme, pas de caractère, pas de cœur, pas d'honneur. Or comment se fait-il que presque tous les maîtres constatent que nos enfants n'ont guère d'idéal et encore moins de respect, pas plus du prêtre que de l'autorité ? Un corps enseignant admirable de conscience et de dévouement, des programmes, qui, pédagogiquement, ont l'air magnifique, et des résultats qui correspondent bien peu à cet effort. Ne serait-ce pas que l'orientation de tout cet enseignement est trop utilitaire et reste à l'intuition sans aller à l'idée, à la doctrine de vie, qu'il y a là beaucoup de poudre aux yeux, qu'on sacrifie le principal à l'accessoire, l'habit à la dentelle, le meuble au vernis, le solide au brillant, les idées aux leçons de choses ?

Cette formation des cœurs est d'autant plus nécessaire que la famille n'apporte peut-être pas l'appui qu'on devrait attendre d'une vraie famille chrétienne. Trop de parents ne savent que punir brutalement dans la colère, puis donner le mauvais exemple et soutenir les enfants contre la raison des maîtres. Ils comptent sur l'école au lieu de travailler eux-mêmes — car c'est une œuvre de longue haleine — selon leur devoir à l'éducation de leurs enfants dans un milieu de bonté qui soit « la famille » et non la caserne. Même les fêtes religieuses les plus intimes sont des sources de chagrin. Première communion, confirmation, baptême — sans parler du dimanche : jour de repos ! — qui sont essentiellement des joies familiales, se terminent mal. Au soir de ces fêtes, la maman et les enfants pleurent, par ce qu'il y a eu « scène », au lieu d'une franche intimité. Inutile de dire pourquoi. Ainsi l'atmosphère de la famille est une atmosphère de dégoût, de crainte, parfois d'enfer. Et cela s'appelle l'éducation. Poil de Carotte disait à un ami : « Ils ont de la chance, les orphelins » ! Il faut donc que l'école répare, — car l'éducation doit être aimante — mette un peu d'air, de clarté dans le ciel de nos enfants, d'idéal dans leur cœur trop tôt meurtri ; leur apprenne la « vie chrétienne » et leur donne le désir d'une atmosphère meilleure. « J'aime tout ce qui hausse, tout ce qui grimpe, tout ce qui vole. » Guy avait huit ans

lorsque spontanément il confiait cela. Mais c'est sa famille, l'intimité avec son frère, avec sa mère qu'il aimait tant câliner, la « vie de famille » qui avait préparé cet épanouissement complété par l'énergie courageuse de Guy soutenu par la grâce.

Guy est aussi une admirable réponse à cette dangereuse affirmation de Ferrière : « La spontanéité de l'enfant est sacrée. » Qu'est-ce que la spontanéité ?

« Est spontanée l'activité qui trouve son origine dans le sujet qui agit. Robert qui repousse son potage est spontané, parce que ce mouvement part de lui. Mais Guy, qui s'impose de prendre de la viande qui lui répugne, n'est pas moins spontané, parce que cet acte trouve son origine dans une décision qui est bien sienne. » Et c'est tout un chapitre important de la pédagogie moderne que construit, partant de là, M. l'abbé Dévaud. La spontanéité procède d'un jugement de valeur. Robert juge que le potage ne lui convient pas ; Guy, au contraire, que la mortification lui est salutaire. Or, il y a deux jugements de valeur « l'un inspiré par l'amour des aises, les caprices, les sens, l'égoïsme », l'autre « fondé sur le devoir, une règle de conduite qu'il juge supérieure à lui-même, disons — puisque nous sommes chrétiens — la volonté de Dieu ». Donc, deux spontanéités. La première est celle de l'instinct. Elle n'est pas sacrée, elle ne grandit pas, elle ne libère pas, car l'homme sera toujours l'esclave de ses caprices et de « son moi orgueilleux et sensuel ». L'autre est celle du cœur. Elle entraîne, elle exalte, elle élève, elle libère. Car la vraie liberté consiste à être chevalier d'un grand devoir, serviteur d'une belle cause, prisonnier d'une noble activité. Cet idéal, cette pensée supérieure entraîne l'intelligence, fortifie la volonté, guide l'imagination. Toute l'activité devient ainsi éminemment créatrice. L'éducation consiste donc à *aider* l'enfant — qui seul en est incapable — à se libérer de la première spontanéité, de son égoïsme, de son « moi » odieux, à développer en lui le « sens catholique » qui fonde la spontanéité du cœur. L'œuvre positive de l'éducation chrétienne n'est pas de punir brutalement et sans réflexion, mais d'apprendre à l'enfant que « le Christ doit devenir notre vie ». Pascal le disait dans ses Pensées : « La connaissance de Dieu sans celle de sa misère fait l'orgueil. La connaissance de sa misère sans celle de Dieu fait le désespoir. La connaissance de Jésus-Christ fait le milieu parce que nous y trouvons et Dieu et notre misère. » Plus loin : « Jésus-Christ est un Dieu dont on s'approche sans orgueil, et sous lequel on s'abaisse sans désespoir. »

Cette vie de Guy, envisagée au point de vue de l'éducation chrétienne est riche de bien d'autres merveilleux enseignements. Elle nous montre — et M. l'abbé Dévaud développe toutes ces perspectives — comment un enfant s'épanouit sous l'effet de la grâce, de la communion fréquente à partir de sept ans, comment il apprend l'humilité, l'obéissance, le silence intérieur, comment il demeure d'une incomparable pureté, pureté qui n'est pas l'ignorance, car il savait ce que de nos jours connaît un enfant de son âge normalement.

Cela conduit à l'héroïsme — humainement parlant, — et la mort de Guy comme sa vie sont d'un héros ; Rome proclamera peut-être : d'un « saint » et donnera raison à Pie XI qui s'écriait en parlant de la communion précoce : « Il y aura des saints parmi les enfants ¹. »

A. OVERNEY.

¹ On trouvera dans le N° 3 de *Nova et Vetera* de 1930 une nouvelle étude sur Guy de Fontgalland, intitulée : *La Pédagogie de la grâce dans un cœur d'enfant*, — avec des détails inédits.

Les livres essentiels sur Guy sont : 1° *Une Ame d'Enfant et Derniers Souvenirs*,